

**Lionel Almuly**  
né le 16 mai 1908 à Bucarest

À la mémoire des nôtres,  
à Marianne, Manuel, Luanda.

*Note liminaire: on pourrait attendre ici un portrait fidèle, une biographie qui restituerait les faits dans leur objectivité. Nous n'avons pas connu notre oncle et, en l'absence de témoins vivants, il ne nous reste que des souvenirs de propos épars entendus dans l'enfance et qui n'ont pu donner lieu qu'à des conjectures nécessairement subjectives. Cependant, par un paradoxe qu'il n'est pas difficile de comprendre, son absence tient une place considérable dans notre enfance, et remonter jusqu'à lui implique avant tout une introspection, une anamnèse. Si le texte qui suit semble tenir plus de l'auto-analyse que de la note biographique, cela ressort du fait que parler de lui, absent, c'est indissociablement parler de sa présence en nous, qui sommes pétris de lui.*



Certains jours, alors que nous entrions, mon frère et moi, dans la salle à manger, nous percevions que quelque chose avait changé : de la luminosité inhabituelle de la pièce, de l'altération de ses caractéristiques acoustiques et olfactives, émanait une sorte d'injonction tacite de respect, un sacré devenu palpable : sur le meuble-radio-tourne-disque, une flamme, *une flamme juive* brûlait silencieusement, dressée sur une couche d'huile reposant sur l'eau d'un verre qui ne servait qu'à cet usage. Rite de commémoration du jour anniversaire de la mort des êtres chers, rite qui doit avoir un nom en hébreu (*Yahrzeit* en yiddish, me semble-t-il), rite désormais perdu par nous, les fils, dont les liens avec la religion se sont relâchés. Pourtant, alors que notre mère ne manquait jamais à ce devoir de mémoire, je ne me souviens pas qu'elle ait jamais consacré une flamme au souvenir de son frère, et pour cause : si le *Yahrzeit* n'a pas eu lieu, c'est que le *Zeit*, la date de sa mort est introuvable. Disparu sans traces, sans témoignage par exemple de compagnon survivant. À peine la mention de sa dernière carte postale de la région de Nice<sup>1</sup> où il s'était réfugié. A-t-elle connu son arrestation et sa détention à Drancy ? Je ne saurais le dire. « Déporté à Auschwitz » ; et elle ajoutait, se référant de manière plus ou moins explicite à la circoncision : « Sans doute une de ses conquêtes, jalouse ou frustrée, l'aura dénoncé à la milice ». Et comme pour tant d'autres, il lui a fallu attendre des années pour découvrir, grâce à la publication du *Mémorial de la déportation des Juifs de France*, par Serge Klarsfeld, quel avait été le destin des déportés du convoi 73.

---

<sup>1</sup> Je dois à Monique Hecker l'explication la plus probable : la région de Nice était une souricière où la police collabo pratiquait des ratissages sans échappatoire possible.

Jusqu'au début de 1948, peut-être, notre oncle Lionel Almuly n'était pas mort. Non qu'il fût, de manière établie, encore en vie. Il n'était pas mort parce que l'espoir continuait à vivre dans le cœur de notre mère, sa sœur. Elle, qui aujourd'hui n'est plus, contait qu'elle allait, j'imagine avec quelle angoisse, à l'arrivée des trains qui ramenaient les rescapés des camps à Paris. Jusqu'à quand a-t-elle persisté ? Jusqu'au dernier train, peut-être ? Ou bien consultait-elle des listes de survivants ? Jamais elle n'a raconté la presse aux abords des quais, les interminables files de visages scrutés un à un, l'espoir finalement défait. Mais je tiens pour indice de cette survie en quelque sorte subjective la différence des prénoms de ses deux enfants, nés au lendemain de la guerre : moi-même, Jean-Claude Elias, né en août 1946, l'aîné (je dois ce titre non au fait d'avoir précédé mon frère dans l'existence, mais au décès, à l'âge d'un an, de notre sœur - véritablement aînée - Monique), et mon frère Michel Elias, Michel Lionel Jacques selon l'état civil, né en février 1948. À cette date, la décision de donner à Michel comme second prénom celui de notre oncle me semble témoigner du fait qu'elle a tenu pour acquis que Lionel ne reviendra pas, que l'espoir a fini par mourir et Lionel avec lui.



Toute la période de l'attente, néanmoins, a dû être chargée, conjointement à l'espoir, de tant d'appréhension, de tant d'horreur imaginée, et donc de dispositions si contradictoires, que l'expression de quelque sentiment que ce soit en devenait impossible. Ainsi, s'il n'y a pas de doute que mon père ait pu connaître une véritable joie de paternité à ma naissance, comme en témoigne une photo, je ne puis éviter de penser que ma mère, moins de dix ans après le décès de sa propre mère, quatre ans après celui de sa première-née, reçu comme un châtement<sup>1</sup>, deux ans à peine après la déportation de son frère, ait vécu la grossesse puis ma naissance comme une profanation du deuil, la laissant en quelque sorte bouche bée, sans pouvoir dire mot : il a fallu trois jours pour me trouver un prénom, et encore, ce ne fut que sur la suggestion d'un ami de la famille, Ionel Siegler, Juif de Roumanie, comme mes parents, médecin comme mon père, et qui avait partagé le refuge du Tarn.

Jean-Claude, ce nom ne signifie rien dans la mémoire familiale, et s'il s'apparente à celui de l'ami conseiller (Ion, en roumain, signifie Jean), il n'est pas attesté parmi les proches de nos parents. Michel Lionel Jacques, au contraire, prend le prénom de notre oncle en sandwich entre celui d'amis juifs nés en Roumanie, eux aussi : Michel Edelstein, résistant déporté puis évadé, sur qui les Nazis avaient pratiqué des expérimentations médicales, d'où une obésité légendaire pour nous, enfants, ignorants de ses causes ; Jacques Josefsohn, fidèle compagnon de nos parents, et Jacques Zarou, violoniste, cousin de notre mère. Le prénom Jacques se retrouve d'ailleurs à plusieurs reprises dans la généalogie des Almuly, dans les Balkans et en Algérie. Voici donc un premier-né après la tourmente, que ses parents, comme interdits, ne savent pas comment nommer, et qui ne sera pas - ni ultérieurement son frère puîné - prudence oblige, circoncis. Et j'imagine que la vitalité égoïste du nouveau-né que j'étais faisait insulte au deuil sans fin possible qu'elle vivait alors. Sans doute ai-je dû obtempérer maintes fois à l'injonction de faire silence. Ainsi ai-je passé toute mon enfance et une partie de mon adolescence dans une contemplation, plutôt une torpeur, béate. Puis elle, qui avait été une jeune fille espiègle, à l'école de son frère aîné, dont je raconterai ci-dessous les facéties, une jeune

<sup>1</sup> Voici les faits qui expliquent cette culpabilité - disons - biblique : notre sœur aînée Monique (Myriam), décédée à l'âge d'un an, notre « petite » sœur, comme nous l'appelions, est née en 1941, à la maternité d'Albi, dans le Tarn (cf. note précédente). L'aumônier catholique de la clinique a proposé, comme pour tout nouveau-né, le baptême. Mon père, soucieux de ne pas attirer l'attention, était d'un avis favorable. Ma mère, qui était d'un avis opposé, ainsi que mon grand-père, finirent par le convaincre. Malgré cela, le prêtre la baptisa « par erreur ». Faute involontaire certes, mais trahison inexpiable du Dieu d'Israël de toute façon. À quoi s'ajoute la culpabilité de mon père médecin, excellent praticien au demeurant, qui a dû se reprocher de ne pas avoir su déceler les symptômes du mal subit qui emporta sa fille, une méningite peut-être. Je ne sais pas si Lionel a connu Monique, lui qui se cachait à Nice pendant que mes parents étaient dans le Tarn. Mais en tout cas il existe une carte postale de sa main dans laquelle il manifeste sa tendresse pour sa nièce. Et bien sûr, il a dû apprendre la nouvelle de son décès, en mai 1942.

femme pleine de gaieté et d'esprit, a retrouvé, malgré des deuils ultérieurs, ce rire qui était pour tous ceux qui la connaissaient comme l'emblème de sa personnalité.

Entérinant, lors de sa deuxième grossesse, sous la contrainte d'une certitude acquise par défaut, la mort de son frère, elle recouvre le droit à avoir une voix, ce dont Michel fait aujourd'hui profession. Michel ne porte pas le stigmate de l'absence, du silence : l'incorporation dans son état civil du nom de l'oncle prononce symboliquement la fin du deuil. Mais le deuil accompli - jamais tout à fait - ce qui lui survit et le prolonge, c'est la révolte devant l'incommensurable cruauté : si elle dit mot, c'est pour maudire les Allemands. Aussi l'enfance de Michel, n'est-elle que révolte et prouesses vocales. Chez lui, la drôlerie va de pair avec la révolte. Lui aussi, comme son oncle homonyme, disparaît, provoquant angoisse et désespoir : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu... ? ». Lui aussi se fait renvoyer du lycée, court les filles, se passionne pour le ski.

Dans ma chambre d'adolescent, il y avait au mur un portrait photographique de « Tonton Lionel ». Ma mère le disait très beau. Je n'aimais pas ce portrait fait dans le style « *Studio Harcourt*<sup>1</sup> », ou la symétrie induite par la raie au milieu des cheveux accentuait la dissymétrie d'un visage au nez très probablement cassé lors d'un entraînement de boxe, sport qu'il pratiquait, j'y reviendrai. Je pense, en écrivant ces lignes, que le goût pour le pugilat devait lui ménager une sorte d'exorcisme de la réputation de *jidan fricos*, youpin trouillard, l'injure classique de l'antisémitisme endémique en Roumanie. Mais peut-être aussi cette fracture de l'os nasal l'exonérait-elle d'arborer le nez atavique<sup>2</sup>. Cette dissymétrie par contraste se manifestait aussi par l'apparence d'un léger strabisme - démenti par d'autres photos, peut-être dû à l'éclairage ou à un effet de parallaxe.

Un portrait donc, à côté duquel j'avais affiché sans y penser une estampe sur tissu, représentant un lion dans le style de la peinture chinoise, cadeau publicitaire du laboratoire pharmaceutique Léo. Dans la même chambre, un album de photographies d'animaux en noir et blanc par Izis<sup>3</sup>, préfacé par Jacques Prévert. Ce sont de véritables portraits. L'un d'entre eux représente de profil une chèvre blanche à la barbe soyeuse. Ma mère commente en riant que c'est là le portrait d'un Almuly. Et de fait, mon grand-père et son frère, Joseph, sont bien du même type que cette chèvre, au point qu'âgé de onze mois, en 1947, lorsque j'accompagne mes parents qui retournent après la guerre en Roumanie pour visiter la famille, je me jette dans les bras de l'oncle Joseph, le confondant avec mon grand-père resté en France.

Mais lui, Lionel, est un Almuly atypique, ou plutôt qui s'écarte de la lignée de ces rêveurs barbus, dont la Torah est la première règle de vie : plus Lionel qu'Almuly, peut-être, lion à coup sûr, lui qui parfois signait Léon, c'est-à-dire lion - « león » dans la langue de nos ancêtres, le ladino.

---

<sup>1</sup> Studio Harcourt : fameux studio photographique fondé à Paris en 1934, à qui l'on doit le portrait, dans un style à l'académisme reconnaissable, de la plupart des célébrités de l'avant et de l'après-guerre, notamment du monde du spectacle : « En France, on n'est pas acteur si l'on n'a pas été photographié par le studio Harcourt », écrit Roland Barthes en 1957.

<sup>2</sup> Qu'on me permette ici une anecdote que je tiens de notre mère, et dont le sens se joint à mon propos. Après l'exode consécutif à l'invasion allemande en 1940, mes parents qui avaient gagné la région d'Albi, revinrent à Paris, puis repartirent en train pour cette même région. Mon père, Salomon Simon Elias (après la guerre il inverserait l'ordre de ses prénoms, profil bas oblige), ma mère, Hélène Elias née Almuly, et mon grand-père, Samuel Almuly, tous trois français de nationalité et parfaitement francophones, mais avec un ineffaçable accent roumain. Voyage interminable, arrêts prolongés, le train passant à plusieurs reprises la ligne de démarcation de la zone occupée à la zone libre et vice-versa. Un des voyageurs, détenteur d'un fromage, offre généreusement de le partager entre les compagnons du compartiment. Mon père s'offre alors pour effectuer le partage et, avec une précision chirurgicale, réussit à produire des parts rigoureusement égales. Et le propriétaire du fromage de s'exclamer : « Ça alors ! C'est le jugement de Salomon ! » Pendant une seconde, leur sang se glaça. Au cours du même voyage, en gare de Vierzon, dont ils entendirent le nom hurlé selon une phonétique allemande : « Firtzôn ! », des miliciens ouvrent les portes de tous les compartiments en criant : « Pas de Juifs ? Pas de Polonais ? » Il s'est tout de suite trouvé quelqu'un pour répondre : « On n'est pas des youpins, nous ! ». Et de nouveau, à ce moment, le sang se glace lorsque ma mère regarde son père, dont le profil barbu ne laisse aucun doute sur l'origine.

<sup>3</sup> Izis : Israël Bidermanas, (Mariampole, Lituanie, 1911 - Paris, 1980). Il apprend la photographie de portrait à l'âge de treize ans, émigre à Paris en 1930, ouvre son propre studio en 1934. Réfugié dans le Limousin pendant la guerre, engagé dans les FFI en 1944, naturalisé français en 1946, il réalisa de nombreux reportages pour Paris-Match et publia plusieurs livres en collaboration avec Cocteau (*Paris des rêves*, 1950), Prévert (*Grand Bal du printemps*, 1951 ; *Charmes de Londres*, 1952), Colette (*Paradis terrestre*, 1953), Malraux (Israël, 1955).

J'avais donc, de façon irréfléchie, accroché ce lion (« leu » en roumain) signé Léo, à côté de son portrait, moi, ruminant Almuly au faciès camélique, songeant aux déserts, qui plus tard se convertiraient en d'autres paysages ; mais aussi léonin par le zodiaque. J'avais été frappé par une anecdote d'enfance de notre père : un marin lui avait offert un caméléon ramené d'Afrique. L'animal, transi de froid dans l'hiver rural roumain, se réfugiait près de la cuisinière. Le chat domestique ne fit qu'une bouchée de ce spécialiste de la dissimulation, incapable de dissimuler ses tremblements... Eh bien, entre le lion qu'il était et le chameau sémitique, je suis devenu cet être hybride, chameau-lion, caméléon<sup>1</sup> comme ont dû l'être les Marranes que nous avons été - ou failli être. Conscient depuis des années de cette identité qui relève du bestiaire fabuleux, j'ai eu la surprise de découvrir dans le prologue d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, de Nietzsche, la parabole du chameau qui se métamorphose en lion, lequel se métamorphose en enfant...

Lionel Almuly, notre oncle, né le 16 mai 1908 (il a donc passé son trente-sixième anniversaire dans le wagon qui l'emmenait vers la mort), était le frère aîné de notre mère, Hélène Elias, née Almuly. Tous deux étaient les seuls enfants de nos grands-parents maternels : Samuel Almuly, né en 1878 et décédé à Paris en février 1952, et de Fanny Donner son épouse, décédée en 1937. J'ai déjà sommairement évoqué mon grand-père. Lui et son frère Joseph étaient des hommes d'une grande piété. À la synagogue de la rue Saint Lazare, à Paris, le rabbin M. Cassorla et le hazzan<sup>2</sup> José Papo le considéraient comme un hakham, un sage (j'ai su cela quand j'ai fait ma Bar Mitzvah, selon mon désir et celui de mes parents, malgré ma non-circumcision, qu'il fallait tenir secrète ; Michel, quant à lui, ne l'a pas faite).



**La baignade.**  
De gauche à droite :  
**Lionel, notre mère Lenci (Hélène)**  
**et notre père Moni (Simon)**

Mon grand-père avait du talent pour les arts graphiques, (son frère pour la calligraphie, et l'une des filles de Joseph, Sylvie, est devenue professeur de dessin à Jérusalem) et c'est lui qui avait brodé les tentures qui abritent les portes de la Torah de la synagogue, ainsi que l'étui en velours où il rangeait ses tefillin<sup>3</sup>. Je ne l'ai que fort peu connu (il est mort quand j'avais cinq ans et demi) mais il a réussi à faire naître en moi un désir de m'approcher de la religion par un curieux stratagème : il avait acheté une histoire sainte illustrée qu'il avait placée en haut d'un meuble et, après me l'avoir montrée, il m'a interdit d'y toucher. Cependant, avec la complicité de ma mère, j'ai pu regarder le livre, qui est devenu ensuite mon livre favori - ce qui n'est pas sans évoquer la scène de la bénédiction de Jacob par Isaac avec la complicité de sa mère, avec cette différence notable qu'il ne pouvait s'agir ici d'abuser Grand-Père Sammy, auteur de cette mise en scène.

En Roumanie, Samuel Almuly avait eu une galerie de peinture, dont il tirait des revenus précaires. Il exposait de bons peintres, par exemple Nicolas Vermont, Grünberg de son vrai nom, qui est mentionné dans les histoires de la peinture roumaine. Plus tard, à Paris, son « coup d'œil » lui avait permis d'acheter au Marché aux Puces, pour un bon prix, des toiles estimables. Parfois il devait se résigner à vendre de la peinture commerciale, « un grand nu » que venait lui commander un nouveau riche. Et il faisait tout pour éviter de vendre les tableaux dont il appréciait la valeur artistique, paralysant ainsi son activité commerciale. « Rêveur », « idéaliste », il avait pris pour épouse Fanny Donner, une femme de grand caractère issue d'une famille d'origine ashkénaze

<sup>1</sup> Pendant des années j'ai pris pour étymologie ce qui n'est en fait qu'un mot-valise issu de mon imaginaire

<sup>2</sup> hazzan : chantre de la synagogue.

<sup>3</sup> tefillin : phylactères.

russe. Une femme moderne, qui aidait au commerce de sa cousine, propriétaire d'un des magasins de musique les plus en vogue de Bucarest. Ma mère racontait comment elle avait proprement mis à la porte un officier de l'armée royale roumaine qui, en plein magasin, fustigeait au visage, de sa cravache, son ordonnance.

Les Almuly, tout au moins la branche dont était issu mon grand-père, étaient, par je ne sais quel mystère, de nationalité française depuis plusieurs générations en Roumanie. J'ai entendu soulever l'hypothèse de services rendus à la France, de type consulaire par exemple ; à moins que cette branche de la famille ne soit issue d'Algérie puisqu'il semble qu'il y ait eu des Almuly à Oran au dix-neuvième siècle. Quoi qu'il en soit, les garçons de la famille allaient faire leur service militaire en France. Ainsi, mon grand père est-il allé de Bucarest jusqu'en Algérie pour servir, à Sétif, sous l'uniforme des zouaves, et je me souviens d'avoir vu une carte postale de son frère Joseph rédigée en ladino, dans l'alphabet latin, contant son voyage de conscrit. Quant à ma mère, née française, immatriculée au consulat de France à Bucarest, elle a connu lors de son arrivée en France en 1932 bien des tracasseries bureaucratiques. Et ce n'est que grâce à son mariage avec mon père, naturalisé français, qu'elle a pu jouir de sa nationalité !

Lionel, lui, était arrivé le premier de la famille en France, pour y faire des études à Sciences Po. « Science *Popo*<sup>1</sup> » commentait sévèrement ma mère qui pardonnait d'autant moins la vie sentimentale, semble-t-il foisonnante, de son frère qu'elle lui vouait une véritable vénération : de cinq ans son aîné, il lui avait donné dès l'enfance un sentiment de sécurité, de protection, et d'autre part, malgré ses facéties, il suscitait l'admiration. Il jouait du violon, dessinait fort bien, au crayon, au fusain, à la sanguine, des nus, des paysages. Il avait un trait ferme, et, avec un style propre, mordant, excellait en caricatures, qu'il signait du nom de Muly. Je ne sais pas s'il en publiait. En tout cas, ayant pu voir des carnets de croquis de sa main, je témoigne qu'il eût pu faire carrière dans la presse. Une anecdote illustre bien ce talent : un jour, mon grand-père reçoit une convocation du lycée, pour apprendre que son fils est renvoyé de l'établissement. Motif : mis à la porte de la classe pour indiscipline, il a prestement dessiné, dans le couloir, une caricature de son professeur, qu'il a glissée sous la porte !

Cependant, un autre épisode révèle un talent plus profond ainsi qu'un engagement d'une autre portée : il y avait un peintre habile du nom de Mînculescu, qui vendait ses tableaux dans la galerie de mon grand-père. violemment antisémite, il lui avait « offert » un portrait hideux représentant le stéréotype du Juif avare, repoussant (j'ai eu l'occasion de voir ce portrait) du genre « *Juif Süss*<sup>2</sup> ». Un jour, il souhaite passer à la galerie pour montrer ses œuvres exposées à une riche cliente. Voyant un de ses tableaux sur un chevalet, il le saisit afin de le lui montrer de plus près, et, désagréable surprise, il constate que la peinture est encore fraîche. Il s'agissait d'une copie suffisamment exacte pour tromper le peintre lui-même, faite par Lionel, encore adolescent, à titre d'exercice, et peut-être bien aussi pour « moucher » l'antisémite arrogant...

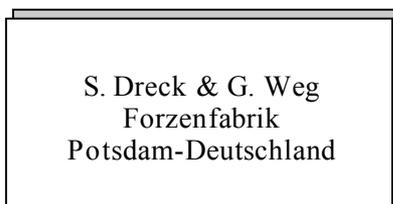
D'autres facéties, plus ou moins scabreuses, sont à mettre à son compte, démontrant une irrévérence qui fait fi des inhibitions qui accompagnent trop souvent la « bonne éducation ». La plus racontable d'entre elles - et non la moins cruelle : l'employée de maison était une femme de très, très petite taille, corps menu, poids plume. Lionel adolescent, abusant de son mètre quatre-vingt-dix et de sa vigueur, la soulève et l'abandonne en larmes, perchée en haut d'une armoire...

---

<sup>1</sup> Sciences *Popo* : sans doute abréviation du terme familial popotin : fesses, derrière (Petit Robert). Il va de soi que l'anatomie que prend pour objet d'étude ce cursus scientifique spécialisé n'est autre que féminine.

<sup>2</sup> *Jud Süss*, film allemand de Veit Harlan (1940). Tourné à l'instigation de Goebbels, exemple même de caricature antisémite, ce film fut un des véhicules privilégiés de la propagande nazie. Sur le personnage réel, Joseph Süß (Süsskind) Oppenheimer (1698-1738), Juif de cour, banquier de l'Électeur Palatin, sur le roman historique de Lion Feuchtwanger *Le Juif Süß* (1923), traduction française de Serge Niémetz, Belfond, Paris 1999, ainsi que sur la polémique toujours actuelle à propos du film, voir l'article de Lionel Richard : La responsabilité du cinéma nazi - Polémiques autour du « Juif Süß », in *Le Monde diplomatique*, septembre 2001, page 28.

Ma mère avait étudié à Bucarest dans une école allemande et dans une école anglaise. Elle était donc quadrilingue (elle devinait le ladino mais ne le parlait pas) et je suppose que Lionel l'était également, ce qui lui permit cette autre facétie que les locuteurs de yiddish comprendront aisément, et que je m'abstiendrai de traduire : il tendait très sérieusement à de nouvelles connaissances une carte de visite qu'il s'était fait faire, comme s'il eût été un entrepreneur allemand dont le nom figurait à côté de celui de son associé :



Cette plaisanterie qui n'émanait pas d'une inspiration des plus raffinées, bernait sans dommage l'interlocuteur non germanophone, mais en même temps se moquait de ce sérieux germanique qui n'allait pas tarder à se présenter comme l'idéal d'une humanité supérieure. Il y avait donc chez lui un côté provocateur, qui devait être d'autant plus efficace qu'il venait d'un homme doté d'un charme personnel et d'une sympathie qui ne laissait personne indifférent. Glabre, moderne, dandy à ses heures, de haute taille, c'était un très bel homme, qui ne devait pas dédaigner les occasions qui naissaient de ces avantages : dans la rue, contait ma mère, les femmes se retournaient sur son passage. Ce contraste évident avec la figure paternelle qui, sans abus d'autorité, au contraire avec une grande douceur, plaçait au premier plan la piété et le respect de la Loi, fut-il à l'origine de conflits ? Ma mère n'a jamais fait état de telles dissensions, bien que la réprobation dont j'ai fait état ci-dessus, à propos de ses « études » à Sciences Po pût exprimer un sentiment commun à elle et à ses parents ; cependant, d'une manière générale, c'était l'image d'une harmonie familiale qui ressortait de ses propos.

D'une carrure athlétique, il pratiquait différents sports : le tennis, le ski, la boxe, déjà évoquée. De lui sont restés divers objets, parvenus chez nous je ne sais comment, par-delà tant de tribulations durant l'occupation :

- des pièces d'uniforme dont une vareuse kaki de grande taille, des bottes de cavalerie en cuir couleur miel foncé, (je sais qu'étant sous les drapeaux il avait le grade de maréchal des logis, mais était-ce en accomplissant son service militaire, et si oui à quelle date ? ou bien lors de la mobilisation de 1939 ?) ;

- une canadienne doublée en peau de mouton et des lainages pour les sports d'hiver dont j'ai conservé un pull-over à col roulé que j'ai maintes fois utilisé, peut-être quarante ans après qu'il l'ait lui-même porté ; ce pull-over existe toujours ;

- des raquettes de tennis en boyau pressées dans des cadres en bois en forme de trapèze, pour éviter qu'elles ne se gondolent ;

- deux violons, avec leur étui et leurs archets ;

- une curieuse pièce triangulaire incurvée, disons en forme de coquille, fabriquée en fonte d'aluminium, et dont les bords initialement coupants étaient recouverts de coussinets de cuir fin et souple, probablement du veau. À cet ensemble attachés des cordons plats ou rubans qui passaient dans une boucle. Interrogeant ma mère sur la nature de cet objet, qu'une curiosité presque maniaque concernant les contenus de placards, tiroirs, recoins, etc., m'avait fait exhumer, elle m'expliqua que c'était un accessoire de boxe que « Tonton Lionel » utilisait lorsqu'il pratiquait ce sport, pour se protéger - et ici, au lieu de nommer les « parties » dont il s'agissait, elle l'appliquait par-dessus sa robe à l'emplacement du pubis, ce qui choquait triplement ma pudibonderie de pré-adolescent : parce que le sexe était concerné, parce que

c'était ma mère, parce qu'elle sortait du rôle que lui assignait son sexe pour s'attribuer, le temps d'une réponse à ma question, l'anatomie du sexe qui n'était pas le sien.

Je ne me souviens d'aucun autre accessoire lié à la boxe, ni gants, ni protecteur de dents, mais, réfléchissant sur cet accessoire insolite, j'inclinerais à penser que la boxe que pratiquait mon oncle était, non une boxe classique, ou anglaise, limitée au pugilat, mais probablement la boxe française ou savate, où l'on porte aussi des coups avec les pieds et les jambes, ce qui rend nécessaire une protection renforcée, d'où l'usage de l'accessoire mentionné.

Cette pratique des sports me semble confirmer son amour de la vie, son optimisme, et aussi une personnalité à l'opposé de l'image évoquée plus haut du *jidan fricos*. La lutte, le combat, la compétition faisaient partie de sa vie. Au cours de méditations d'adolescent à propos des patriarches bibliques, j'en étais arrivé à opposer – assez sommairement il est vrai – deux types juifs, incarnés respectivement par les figures de Job et de Jacob. L'un soumis au décret divin, l'autre luttant jusqu'à n'en plus pouvoir, mais contre l'ange. J'aime à penser que Lionel était, même s'il semblait s'éloigner du judaïsme pratiquant (qu'il avait, j'imagine, connu à Bucarest, où il est plus que probable qu'il a fait sa Bar Mitzvah en 1921) un Juif de combat, un Juif du type Jacob, Samson, et – malgré sa taille ! – David, le roi-artiste. Ses penchants artistiques, sa sympathie, son entregent ont dû l'orienter de manière naturelle vers l'activité qu'il exerçait – je ne sais si c'était de façon permanente ou épisodique : impresario d'artistes de théâtre et de cinéma. Ma mère citait les noms de Gabriello et de Michel Simon, qui étaient déjà fameux à cette époque (Boudu sauvé des eaux date de 1932).

Voilà donc le peu qui reste de lui : quelques objets, quelques anecdotes, des sentiments hérités, une absence à jamais présente, des questions sans fin : a-t-il vu venir la mort ? la mort, la sienne... fusillé dans un fossé contre un mur à Kaunas, ou bien à Tallinn, abattu sommairement par une brute aboyante, tombé d'épuisement et de fièvre dans la tourbe, couché sur un bûcher, éliminé par des membres d'un Sonderkommando, ses compagnons d'infortune ou lui-même membres d'un Sonderkommando, et éliminé à ce titre, comme Geheimnisträger (porteur de secret), pour qu'il ne parle pas ?...

J'éprouve ici une double répugnance à brasser ces hypothèses : premièrement, je préfère l'imaginer tenant tête, insubordonné et solidaire plutôt qu'esclave des brutes ; ensuite, il m'en coûte de faire défiler ce diaporama de l'horreur – un hypothétique «lecteur neutre» pourrait ici m'accuser de complaisance dramatique. C'est le croisement de ce que nous savons tous avec l'ignorance des circonstances authentiques de sa mort singulière qui suscite ces images, jamais réelles, jamais fausses.

Et puis d'autres questions dépourvues de sens et impossibles à éluder :

Qu'aurait-il fait de sa vie s'il avait vécu ? Je ne puis que lui imaginer une brillante réussite professionnelle, qui sait ? un foyer, des enfants, nos cousins et cousines ? Qu'eussions-nous été, si nous l'avions eu à nous, notre oncle à nous, qui n'avons eu ni oncle ni tante si ce n'est, par procuration, ceux de notre mère, en réalité nos grands-oncles et tantes, et que nous appelions comme elle le faisait elle-même, à la Roumaine : Onkel Iosef, Tanti Carolina, Tanti Jenny, ou bien ce camarades d'études de notre père et son épouse, élus pour leur proximité affective et de ce fait recrutés comme suppléants d'une fonction familiale vacante : Tonton Henri et Tati Madeleine ?

Sans doute, jeunes pousses à l'ombre du grand arbre, eussions-nous grandi différemment, notre caractère, notre psychisme, eussent-ils été autres ; sans doute également, la possibilité – si structurante – de vivre cette sorte de droit à la taquinerie qu'autorise la relation oncle-neveux eût-elle donné un autre destin aux dispositions ludiques de notre enfance : moins inhibées chez moi, moins compulsives chez Michel. Un autre Jean-Claude, avec un prénom différent, un prénom juif, circoncis, pugnace, pas *fricos* pour deux sous, batailleur, boxeur peut-être...

Il nous a été volé.

Antigone savait qui défier lorsqu'elle voulait enterrer son frère. À qui notre mère réclamerait-elle le corps de son frère, à qui réclamerions-nous, nous les « Familles et les Amis des Déportés du Convoi 73 », les restes - si restes il y avait - de nos disparus ?<sup>1</sup>

« Comment dois-je célébrer ta mort  
Comment puis-je suivre tes obsèques  
Poignée de cendres vagabonde  
Entre la terre et le ciel ? »

M. Jaztrun. *Les obsèques*

(cité par André Schwarz-Bart en épigraphe à son livre : *Le dernier des Justes*)

Il me reste ici à tenter de régler une dette .

Un jour d'avril 1994, au cours d'une année où j'avais entrepris de m'initier à l'université de Paris III à la langue et à la littérature roumaines, j'entrai, à la recherche d'un ouvrage mentionné par le professeur, dans une librairie roumaine de la rue Malebranche, la Librairie du Savoir, à deux pas de la rue Saint-Jacques. Il était près de midi. L'ouvrage ne s'y trouvant pas, j'allais sortir de la librairie qui fermait à l'heure du déjeuner, lorsqu'un orage diluvien éclata, rendant infranchissable le seuil de la boutique. Je restai donc, flânant devant les étagères, en attendant une éclaircie. Nous étions trois, dans l'espace devenu sombre de la librairie - lumières éteintes, puisqu'elle était fermée au public, et ciel en deuil du fait de l'orage : le libraire (roumain), un visiteur qui semblait être son ami, et moi-même. Ils ne tardèrent pas à m'interroger sur mon intérêt pour les lettres roumaines, puis, comme il est d'usage, sur ma profession. Je répondis courtoisement, mais en m'abstenant de donner des détails trop personnels, et retournai la question au visiteur, qui déclara être libraire lui aussi. Une question de plus, et il mit en marche une étrange mécanique narrative-argumentative, au service, comme dirait Spinoza, d'une passion triste : il était engagé dans ce combat qui lui valait le mépris et l'hostilité générale : démonter les mensonges entretenus par les Juifs sur la prétendue intention des Nazis de les liquider. L'expression *Solution Finale* ne voulait pas dire autre chose qu'un regroupement des Juifs (je ne me souviens pas qu'il ait mentionné les Tsiganes) définitivement à l'écart des autres populations de l'Europe. Le nombre des Juifs morts en déportation, évalué à six millions était un de ces mensonges, huit-cent mille, pas plus, et du typhus, pour la plupart...

J'étais abasourdi. J'entendais débiter, pour moi seul et de première main les arguments que je ne connaissais que par ouï-dire du négationnisme. Le tout avec une patience et une bienveillance pédagogique illimitées. Abusé par l'appareil de raisons qu'il alléguait, j'entrais dans son jeu en lui posant des questions qui devaient mettre ses thèses en difficulté, et auxquelles il répondait sans sourciller, citant par exemple des historiens juifs à l'appui d'arguments révisionnistes. La mémoire commençait à me revenir. J'étais en face de Pierre Guillaume<sup>2</sup>, le libraire de La Vieille Taupe, autrefois rue des Fossés Saint-Jacques, présentement rue d'Ulm. C'est dans sa librairie qu'on achetait pour une bouchée de pain, avant les événements de mai 1968, les ouvrages de Marx introuvables ailleurs, dans la vieille édition Costes, ainsi que des ouvrages de l'Internationale Situationniste. J'avais vaguement entendu dire depuis - mais je n'en savais guère plus - que ce libraire de l'ultra-gauche s'était acoquiné avec les négationnistes. On s'étonnera de mon ignorance et de ma naïveté, mais j'avais passé six ans au Brésil, et j'avais suivi de façon très relâchée l'affaire Faurisson. Le brave libraire roumain acquiesçait, sans brio : des victimes, les Juifs ? Un complot séculaire pour affermir leur

<sup>1</sup> Lionel Almuly était parmi les déportés restés à Kaunas, ainsi qu'en témoignait l'inscription de son nom sur le mur de la cellule du Neuvième Fort, avant d'être effacée, comme tant d'autres. Elle était encore visible lors du voyage à Kaunas de Raymond Schmittlein, en août 1961. (cf. « Nous sommes 900 Français », Vol. II, p. 121) (NDLR)

<sup>2</sup> Cf. l'article d'Henri Guichou « Les Naufragés de la Vieille Taupe », in *Le Nouvel Observateur* 25 septembre 1987

domination sur les autres peuples. Mais lui, sorte de Sancho Pança patelin, et l'autre, le Chevalier à la triste figure bardé de nobles intentions, soupçonnaient-ils à qui ils parlaient ? Ma physionomie ne les renseignait-elle pas ? En tout cas, comme si de rien n'était, ils poursuivaient leur soliloque - j'étais devenu muet. Allais-je leur dire que j'étais juif, mais, n'étaient-ils pas prêts, avec leur patience inépuisable, à corriger une à une toutes mes fausses opinions, à m'avertir de mes ignorances ? Que mon oncle... mais que dire de lui, sinon qu'il n'était pas revenu, comme tant d'autres ? Et depuis l'enfance, je suis trop bien élevé, trop *comme il faut* pour laisser libre cours à la rage. Quand la pluie a cessé, je suis sorti de la librairie, vaincu en silence. Alors, oui, s'est levée la rage, la rage contre eux et contre mon impuissance, et qui maintenant m'étrangle.

Je crois, de ce jour, avoir compris quelque chose que mes convictions humanistes-marxistes de 1968 m'enpêchaient d'apercevoir, malgré la lucidité - peut-être trop discrète - de nos parents: il y a des ennemis qu'aucune volonté de conciliation ne fléchira. On ne raisonne pas celui qui veut votre peau. Pas de gentlemen's agreement possible avec Hitler. Les salauds ne désarment pas. Pierre Guillaume, tu es complice direct de la mort de mon oncle, du seul fait que tu exemptes les Nazis de leur responsabilité. Quelle lésion précoce, quelle ablation as-tu subies, toi si intelligent, pour présenter cliniquement ce manque de cœur, ce daltonisme moral (que les daltoniens me pardonnent !) qui te rend aveugle à ce qui crève les yeux : les nazis - euphémisme - n'avaient pas de bonnes intentions... Du haut de ta rhétorique guindée, tu t'es fait, par masochisme, ce serait bien là ta seule excuse, le valet de ces voyous qui se sont un jour crus, derrière une canaille charismatique, les Seigneurs du monde.

En écrivant ces lignes, il me semble pouvoir commencer à m'acquitter de la dette que, par mon silence, j'ai contractée un jour de 1994 rue Malebranche - presque cinquante années après le départ du Convoi 73. À la même époque a commencé à s'unir un petit groupe de personnes qui allaient donner le point de départ à ce qui plus tard deviendrait l'amicale *Les Familles et Amis des Déportés du Convoi 73*. C'est grâce à ces Amis - le mot n'est pas vain - à leur invitation, à leur affectueuse insistance, que ce texte a pu voir le jour. Ce sont eux qui m'ont mené par la main sur les lieux où notre oncle a été déporté, où il a péri, ce sont eux qui m'ont aidé à le faire vivre par le souvenir. Je les en remercie de tout cœur.

Sao Paulo, septembre 2002  
Jean-Claude Elias

Note : *si mon frère Michel n'est pas cosignataire de ces lignes, il a été solidaire de l'entreprise du voyage et constamment présent moralement et affectivement, malgré la distance, lors de cette rédaction. Cependant je tiens à souligner que mes propos, dans ce qu'ils ont d'interprétatif, n'engagent que moi.*



*La Famille Almuly*

**Grand-Père Samy, Grand-Mère Fanny,  
notre mère Hélène (Lenci)  
et Lionel**



*La baignade.*

**De gauche à droite : Lionel,  
notre mère Hélène (Lenci),  
et notre père Simon (Moni).**



**Lionel Almuly, notre oncle ...**